

MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

LYON

Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.Les ANNONCES
se traitent de gré à gré.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

Départements

Un an... 10 fr.
Six mois... 5 fr.

Étranger

Un an... 12 fr.

BONIMENT



Dans huit jours la Constituante. Pour la première fois depuis vingt ans, le peuple français va se trouver en face lui-même pour nommer ses représentants, sans autre maître que sa volonté souveraine, sans autre pression que celle de son bon sens et de ses convictions. Plus de candidatures officielles ou pseudo-officielles, plus de préfets ou de sous-préfets à poigne, plus de fonctionnaires dévorés d'activité, plus de commissaires de police armés de procès-verbaux contre les citoyens mal pensants, plus de gardes-champêtres battant l'estrade avec les bulletins de monsieur le maire, plus de ce charlatanisme gouvernemental qui a perverti la saine raison et le moral au point de faire donner sept millions de oui à un coquin, qui trois ans après, amenait cinq cent mille Prussiens sous les murs de Paris. Nous nous en sommes débarrassés de ces candidatures officielles que nous avons vu servir pour la paix et voter pour la guerre, nous avons vu abandonner la place et aller pied honteusement, le jour où le gouvernement qu'ils soutenaient de leurs bras et de leurs très-bien, s'est effondré sous le poids de l'indignation publique, et englouti dans l'abîme creusé par ses misérables complaisances. Nous nous en sommes débarrassés de ces préfets à poigne et de ces maires impériaux nous avons vus pâles d'effroi et suants de peur, courber leur échine devant des Prussiens, faire la bouche en cul de poêle à ces bandits, et livrer des villes de mille âmes à quatre ou cinq uh-

lans.

Nous en sommes débarrassés de tous ces rouages administratifs et judiciaires qui enserrant le suffrage universel dans une sorte d'engrenage ou de laminoir le façonnaient à la fantaisie du maître, — et pour la première fois depuis vingt ans, répétons-le, — pour la première fois, d'un bout de la France à l'autre, le peuple va manifester sa volonté sous le rayonnement de ce sublime mot d'ordre : Liberté.

Liberté, tout est là. — Liberté, c'est la consigne unique, universelle à laquelle doit se soumettre tout électeur ; Liberté, voilà l'inspiration primordiale, la conviction maîtresse qui doit diriger nos votes.

Nous allons entendre résonner bien de mots à nos oreilles, radicalisme, socialisme, athéisme, orléanisme, peut être, — quant à nous nous dirons : Liberté d'abord, Liberté avant tout, Liberté pour tout !

Le reste viendra par surcroît.

Nous voudrions être assez éloquent, posséder assez de puissance de persuasion pour bien faire comprendre à tous les citoyens, pour introduire et loger dans le cerveau de nos dix millions d'électeurs, cette vérité souveraine et irréfutable que dans la Liberté, la Liberté pleine, entière, complète, universelle, dans la Liberté seule, réside le salut du pays, et le salut de notre jeune République.

Depuis quatre-vingts ans, cinq monarchies et deux Républiques se sont écroulées en France, pour avoir enchaîné, étouffé et méprisé cette Liberté qui ne meurt jamais et finit tôt ou tard par avoir raison de ses persécuteurs.

Louis XVI a été écrasé sous le poids accablant de dix siècles de despotisme. Quatre-vingt-treize a tué quatre-vingt-neuf et quatre-vingt-douze, en noyant dans le sang la Liberté naissante.

Vingt années de dictature soldatesque et de caporalisme ont jeté Napoléon Ier

en bas de son trône.

Les ordonnances tyranniques de 1830 ont renversé en trois jours le vieux Charles X.

Les restrictions ridicules du suffrage universel, les mesquineries bourgeoises d'un cerveau étroit ont fait descendre Louis Philippe des coussins de son trône sur les coussins d'un fiacre.

Quarante-huit a succombé par la faute de quelques maladroits, qui semblaient à des enfants capricieux ont brisé la liberté dans leurs doigts, pour voir ce qu'il y avait dedans.

Le second empire qui a commencé par un assassinat et un parjure, vient de finir dans la lâcheté et dans la boue.

Il n'est pas en un mot, de gouvernement renversé sur le tombeau duquel vous ne puissiez écrire : — Il avait tué la Liberté.

Que ces exemples nous servent de leçon et d'enseignement, mes frères.

Gardons-nous des fautes de ceux qui nous ont précédés, ne retombons point dans les violences des uns et les sottises des autres.

Et lorsqu'un candidat viendra se proposer à vos suffrages, que votre première question soit celle-ci :

Etes-vous libéral ?

Non pas libéral à la façon de ces officieux à bouche enfarinée, qui nous ont maché et remaché le mot de liberté, pendant que de leurs dix doigts, ils travaillaient à la dictature.

Non pas libéral à la manière des Emile Ollivier et autres hypocrites qui rêvaient une sorte de régime hâtard, une espèce d'alliance hybride entre un César moustachu et une Liberté de trottoir.

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire, placez-vous la Liberté avant tout et audessus de tout.

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire, comprenez-vous bien que

toute monarchie de quelque nom que vous l'appeliez ou la décoriez, est absolument, radicalement incompatible avec la Liberté qui ne comporte d'autre forme de gouvernement que la République, parce que la République est le seul gouvernement dont l'égalité protectrice offre des garanties à toutes les personnes, à tous les intérêts, à tous les biens, sans distinction de castes ou de privilèges.

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire repoussez-vous l'oppression et la violence d'où qu'elles viennent, d'en haut, d'en bas ou du milieu ?

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire êtes-vous bien persuadé, bien convaincu que dans toute société civilisée, il ne doit pas exister d'autre souveraineté, d'autre puissance que la souveraineté pacifique du peuple ?

Savez-vous bien que par ce mot peuple, on doit entendre non pas l'ouvrier plutôt que le bourgeois, non pas le paysan plutôt que le boutiquier, non pas le soldat plutôt que le peintre ou le poète, — mais l'universalité, la grande masse des citoyens jouissant de leurs droits civils et politiques ?

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire êtes-vous disposé à admettre la libre discussion comme la libre religion.

Supportez-vous qu'on ne soit pas de votre avis, sans traiter votre adversaire de vendu, de mouchard ou de terroriste ?

Admettez-vous qu'on puisse être à son gré, catholique ou protestant, juif ou mahométan, déiste ou libre penseur ?

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire êtes-vous décidé à protéger la liberté contre toute atteinte, à la défendre contre les réactionnaires aussi bien que contre les exaltés, à rejeter toute autocratie sous quelque cocarde ou sous

FEUILLETON DE LA MASCARADE

CONSEIL DE FAMILLE.

La scène se passe au salon principal du château de Wilhelmshöhe. — Le salon, richement meublé, magnifiquement orné, s'ouvre sur une vaste terrasse où l'on découvre un point de vue merveilleux. Le regard ravi, borné par un horizon de montagnes bleues, se repose sur des bouquets de vallons ombreux et des massifs de verdure. L'oreille est délicatement chatouillée par le glouglou des ruisseaux et le susurrement des feuilles. On apporte quelque adoucissement à cette capiteuse épouvantable, le digne Napoléon III a obtenu de son vainqueur Guillaume l'autorisation de rester auprès de lui ses bien-aimés parents. Les membres de cette respectable famille réunis autour de leur chef de file, dont la tête est figurée par l'exhaussement de son fauteuil, sont : Jérôme le brave des braves, Pierre le vaillant, de Mouchy le gentleman, Murat le vaillant, Mathilde la chaste et grande artiste, la nouvelle Sévigné, Anna Murat dite fleur

d'élégance, Marie de Solms la volage....

Après avoir agité le bras droit pour indiquer qu'il veut parler, Napoléon III se lève péniblement de son fauteuil, déroule un papier et dit d'une voix cuivrée :

Messieurs les Sénateurs,

Messieurs les Députés...

Tous. — Comment, comment, Louis ! mais ce n'est pas ça...

Le prince Loulou. — Papa, tu te trompes.

Napoléon III. — Ah ! c'est vrai, pardon... Que ne puis-je chasser loin de moi ces souvenirs de grandeur qui m'obsèdent...

Mes chers parents, grâce à l'obligeance et à la générosité sans bornes de monsieur mon frère, le roi Guillaume, j'ai pu vous convoquer dans le cachot où je gémissais captif, pour que nous avisions ensemble au moyen de sortir de l'horrible situation qui nous est faite.

On entend un sanglot.

— Qui est-ce qui pleure ?

Jérôme. — C'est Mathilde.

La princesse Julie. — Elle est si sensible !

La princesse Mathilde. — Dans quel sens l'entendez-vous ?

La princesse Julie. — Mais dans le bon, ma cousine, comme on l'a toujours entendu dans la famille Bonaparte, — côté des dames. — Rappelez-vous Lætitia, souvenez-vous de Pauline, voilà nos modèles...

La princesse Murat. — Evidemment...

Le duc de Mouchy. — Anna, Anna...

Marie de Solms. — Et je me flatte pour mon compte, de n'être point restée au-dessous de la gloire de mes ancêtres. Rattazzi au besoin pourrait en témoigner...

La princesse Mathilde. — Et moi, Demidoff !

La princesse Julie. — Mais il est mort...

La princesse Mathilde. — Au fait c'est vrai, je l'avais oublié ! Cet homme a été si peu dans ma vie....

La princesse Murat. — Oui, un incident...

La princesse Julie. — Ou un accident plutôt...

Le prince Murat. — Ah ! joli, joli...

Jérôme. — Vous avez compris ?

Le prince Murat. — Moi ! pas du tout...

Napoléon III. — Revenons, je vous en prie, au sujet qui nous occupait.

Je disais mes bien-aimés cousins et cousines, que notre situation était horrible. — Regardons la de près. — Moi, Napoléon III, ex-empereur des Français, l'élu de sept millions de suffrages, réduit à habiter une mansarde où je n'ai que cent cinquante domestiques, où il n'y a pas de place pour loger plus de 83 chevaux, où il ne m'est pas possible, en un mot, de dépenser seulement dix mille francs par jour.

Toi, Jérôme, privé de ta dot d'un million, et de ton logement du Palais-Royal, forcé par conséquent de te retirer à la campagne et de vivre misérablement dans ta bicoque de Prangins.

Toi, Mathilde, sans autres ressources que les

cinq cent mille francs de pension de ton mari, les quelques bénéfices que tu as pu réaliser à la Bourse et les œuvres d'art que t'a procurés Nieuwerkerke, — obligée peut-être de demander l'existence à ton ciseau.

Toi, mon héroïque Pierre, sans le sou littéralement, réduit à cette cruelle nécessité de travailler...

— Sur les grandes routes !

Napoléon III. — Sur les grandes routes... du moins non, je me trompe...

Le prince Pierre. — Quelle est la charogne qui m'a insulté ?

Silence complet.

— Personne ne répond. — A la bonne heure ; sans cela je lui mettais les tripes au soleil... Continue, Louis, tu m'intéresses.

Napoléon III. — Vous tous, en un mot, mes bien-aimés parents, que j'ai dotés, rentés, pensionnés, appointés, avec l'argent de ces bons Français, — vous voilà, nous voilà plutôt, réduits à vivre avec quelques centaines de mille livres de rente chacun, c'est-à-dire à une infortune si cruelle, à une misère tellement effroyable, qu'elle arracherait des larmes à un agent de police.

De dixième sanglot retentissant.

Pierre Bonaparte. — Mathilde, ma chère, contenez-vous un peu. — Vous pleurez comme un veau.

Napoléon III. — Voyons, voyons, Pierre, pas de personnalités désagréables.

La princesse Mathilde. — Et dire que je n'ai

quelque casaque qu'elle cherche à s'imposer.

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire comprenez-vous que l'étude des problèmes sociaux qui nous préoccupent, doit être faite avec calme, modération, sans brusqueries, sans exaltation, sans colère, à peine de voir le fusil succéder aux raisonnements.

Etes-vous libéral ?

C'est-à-dire n'avez-vous jamais servi sous le harnais impérial, n'êtes-vous pas devenu républicain le jour même où la République a fait son entrée en France ?

Etes-vous libéral, enfin ?

C'est-à-dire sentez-vous bien dans votre cerveau comme dans votre cœur, toute la grandeur, toute la majesté de ce mot Liberté qui scellera la paix universelle le jour où tous les partis, où tous les peuples l'inscriront franchement et sincèrement sur leur drapeau ?

Que si vous rencontrez un candidat dont les convictions et la vie répondent à toutes ces questions, nommez-le hardiment, citoyens, car en vérité, je vous le dis, si vous pouviez en réunir sept cent cinquante de cette nuance, — la République serait éternelle.

Ainsi soit-il.

Jacques BARBIER.

NOUVELLES

— On se souvient que Guillaume avec son aménité accoutumée, doublée de quelques petits verres, avait dit à Benedetti : dites à Napoléon de *baiser mon...*

Nous apprenons que le prisonnier s'est empressé de souscrire à ce désir pendant l'entrevue des deux monarques après la lâche capitulation de Sedan.

Guillaume a dû le télégraphier à Augusta.

— Ce sont encore les Républiques qui servent d'asiles aux épaves monarchiques. Jérôme Bonaparte est en ce moment en son château de Prangins, où il jouit en paix des richesses qu'il nous a extorquées durant dix-huit ans.

— Sa sœur Mathilde, résidant momentanément en Belgique, y attend avec impatience M. de Nieuwerkerke, auquel elle se propose d'offrir les restes de son cœur et sa main.

— Quant à Fialin, enfermé dans une retraite profonde, il occupe ses loisirs à empailler les aigles de son patron.

— Nos revers s'expliquent aisément : nos troupes avaient *Faillu*. Désormais, plus de désastres. L'histoire dira, sur le ton de M. de la Palisse : « Ils ont vaincu, parce qu'ils n'avaient plus *Faillu* ! »

— Depuis la nomination du nouveau ministre de la guerre, le Roi-Fossoyeur fait venir de Berlin une quantité prodigieuse de mitrailleuses à hélice, pour lutter avantageusement contre *Leflo*.

personne pour protéger une faible femme contre ces injures !

Le prince Jérôme. Et moi ma sœur !

La princesse Mathilde. Vous Jérôme, vous voulez rire ?

Le prince Jérôme. — Je vous jure, Mathilde, que jamais je ne souffrirais qu'on vous insultât devant moi...

La princesse Mathilde. — Vraiment vous seriez capable... Ah ! le malheur vous a bien changé...

Le prince Jérôme. — Du tout, car si on vous insultait devant moi...

— Eh bien ?

— Eh bien, je m'en irais de sorte que vous comprenez, il ne serait pas possible de dire qu'on vous a insulté en ma présence... du reste, le mot de notre cousin Pierre, n'était pas une injure...

— Non, et quoi donc ?

— Une comparaison, voilà tout.

Le prince Murat. — Ah ! joli, joli...

Le duc de Mouchy. — Vous avez compris, beau-père ?

Le prince Murat. — Moi ! pas le moins du monde.

Napoléon III. — Je vous en supplie, messieurs les sénateurs..., mes bien aimés parents, je vous prie de ne pas de vue le grave sujet qui nous occupe. Il s'agit de sortir à tout prix de l'horrible situation que je viens de vous exposer.

Il s'agit pour moi de remonter sur le trône de France d'où je viens de dégringoler, de reconquérir

Assez de sottises !

Il se commet en ce moment dans notre bonne ville un peu plus de sottises qu'il n'en faudrait pour faire avorter une demi-douzaine de républiques.

Réunions publiques fiévreuses où se font jour les propositions les plus ridiculement insensées.

Affiches rouges sang de bœuf, collées contre les murs par un prétendu comité de sûreté générale qui décrète l'abolition du suffrage universel et la suppression des élections !

Violences exercées contre M. Andrieux, procureur de la République, qu'on accuse aujourd'hui de modération et de trahison.

Tentative d'arrestation de M. Leroyer, procureur-général.

Menaces de descente en armes et de prise de possession de l'Hôtel-de-Ville.

Ah ça citoyens est-ce une plaisanterie, et où comptez-vous en venir, de grâce ?

Avez-vous perdu la tête, l'esprit ou le bon sens ?

Quoi ! c'est lorsque pendant vingt années on a effrayé les populations avec des spectres rouges, des hydres de l'anarchie, et toute la ménagerie démagogique, — que vous commettez la maladresse coupable de donner une sorte de fondement et de vérité à ces déclamations !

C'est lorsqu'un gouvernement criminel, voleur et corrompu jusqu'aux moelles, a trouvé moyen d'obtenir sept millions de ouï grâce aux excès de langage et d'exaltation de quelques enragés, que vous venez continuer ces errements et donner le spectacle de vos entraînements et de vos excitations intempestives !

C'est lorsqu'on vous crie de tous côtés : Paix, concorde, union ! que vous venez semer la guerre, la discorde et la division !

C'est lorsque les Prussiens sont à quatre-vingt lieues de chez nous, que vous dirigez sur des Français vos colères et vos haines !

Eh bien écoutez, citoyens :

Vous qui au nom de la démocratie répudiez le suffrage universel ;

Vous qui ne vous sentez pas assez de patriotisme sous la mamelle gauche pour contenir vos ardeurs et vos entraînements ;

Vous qui par votre intolérance violente attisez l'esprit de résistance et de colère ;

Vous êtes les plus dangereux complices de la réaction ;

Vous qui vous dites républicains, vous creusez de vos propres mains la fosse où quelque nouveau Bonaparte ensevelira la République.

Halte-là s'il vous plaît ! car la République nous appartient aussi, et vous menacez de la compromettre par vos imprudentes excentricités.

J. B.

LES PROSCRIPTIONS

Ainsi c'était une affaire entendue ! Dans la nuit du 4 au 5 septembre. M. le comte de Palikao, lieutenant général de l'Empire français, devait faire emballer proprement à destination de Cayenne et de Lambessa, les quelques milliers de républicains qui pouvaient gêner la marche de l'Empire dans la voie ignominieuse où il avait engagé la France,

Les listes étaient prêtes, les signalements donnés, les mandats signés en blanc, il n'y avait plus qu'à appeler les commissaires et les gendarmes.

Et qu'on ne vienne pas dire que nous faisons de la fantaisie, que nous inventons à plaisir de nouveaux crimes contre un gouvernement qui n'en était plus à les compter.

ma liste civile de vingt-cinq millions et toutes ses annexes, de trôner de nouveau au milieu de ma valetaille et de mes chambellans, de voir se courber devant moi l'échine des sénateurs et des courtisans, de reprendre mes villégiatures de Compiègne et de Saint-Cloud, de voir de nouveau sous les talons de mes bottes ce peuple d'imbéciles qu'on appelle les Français.

Pour toi, Jérôme, il faut rattrapper ton million de dotation, ton logement du Palais-Royal, ton yacht, et tes sacs de voyage.

Pour toi, Mathilde, tes cinq cent mille francs de rente, ta splendide maison, tes repas artistiques et littéraires, ton bibliothécaire et l'affection de ton beau surintendant.

Pour toi, Pierre, ta pension et ta villa d'Anteuil, témoins de tes... combats.

Pour nous tous, en un mot, il s'agit de revenir triomphalement, en vainqueurs dans ce Paris d'où l'on nous a chassés, dans ce beau pays de France où il y a tant de millions à voler et tant de bonnes gens pour voter *Oui*.

Le duc de Mouchy. — Très-bien ! très-bien ! Napoléon III. — Je suis heureux, mon cousin, de votre énergique approbation...

— C'est vrai, je me croyais à la Chambre.

Napoléon III. — Eh bien ! le but de cette réunion, de ce conseil de famille, est de chercher entre nous le moyen le plus pratique, le plus sûr d'arriver à la restauration que nous rêvons.

Que chacun de nous expose ses projets, et nous

Non, tout cela est vrai, parfaitement vrai, rigoureusement vrai.

Il nous a été donné à nous personnellement, de voir un de ces dossiers de proscription entre les mains de son propriétaire qui y était désigné comme atteint d'aliénation mentale.

Tel était le couronnement de l'édifice impérial.

Pendant qu'une partie de la France était ravagée par les Prussiens, l'empereur Napoléon III se chargeait de l'autre.

Ici, les incendies, les carnages, les vols, les pillages, les fusillades.

Là, les envahissements nocturnes, les arrestations, les bannissements et les séquestrations.

Seulement le malaisé était de trouver des fonctionnaires pour exécuter cette honteuse besogne.

Il arrive un moment, en effet, où les dévouements les plus robustes, se soulèvent de dégout lorsqu'on les plonge trop avant dans l'ignominie et dans la fange.

A Lyon, le général commandant la place a refusé de prêter son concours à ce nouveau coup d'Etat, sans être couvert par un ordre émanant de l'autorité judiciaire.

L'autorité judiciaire, représentée par son chef, le procureur général, aurait refusé également sa collaboration à cette expédition nocturne.

Seul un fonctionnaire inférieur a offert sa complicité à ce nouvel acte de brigandage, dans l'espoir, sans doute, de prendre sa part au festin et à la curée.

Ce fonctionnaire plus avisé que ses collègues, a su se soustraire par la fuite aux justes représailles qu'on aurait pu tenter de lui infliger.

On l'a vu dans la matinée du 4 septembre, se faufiler comme un voleur à travers les rues écartées et désertes.

Aujourd'hui il est à l'abri de tout danger en Suisse, en Belgique ou en Angleterre, où il étale probablement sa rosette de la Légion d'Honneur qu'il avait cachée en France comme un insigne honteux.

Mais si ce triste personnage est hors de notre portée, ce qui nous est fort égal, son nom du moins nous appartient.

Et nous qui n'avons pas à nous gêner avec ce monsieur qui, en d'autres temps, nous a injuriés, insultés et vilipendés du haut de son siège.

Nous dirons tout nettement : Ce fonctionnaire impérial qui s'était chargé de faire à Lyon ce que font les Prussiens en Alsace et en Lorraine.

Ce magistrat qui, violant la justice et salissant sa toge, avait consenti, que dis-je, avait offert de s'associer à un nouveau guet-apens bonapartiste, à une escalade à main armée dans nos domiciles.

Ce fonctionnaire, ce magistrat, s'appelle :

Le sieur ABEL GAY, ex avocat général.
G. RÉMY.

LETTRE D'UN MOBILE.

Belfort, 20 septembre.

La semaine passée, au moment où j'allais vous envoyer « quelques lignes éloquentes » nous avons reçu l'ordre de décamper de Bellevue, et nous sommes allés tenter derrière la Citadelle, sur un terrain que nous avons dû piocher pendant deux heures

aurions bien du malheur, si du concours de toutes nos intelligences il ne surgissait pas quelque plan réalisable.

Voyons De Mouchy, commencez, vous le plus jeune.

De Mouchy grasseyant. — Mes bien bons, voilà mon idée. Je réunis au café de Paris quelques habitués du grand-seize, et je leur dis : Mes bien bons, vous allez trouver chacun un membre du gouvernement provisoire, et vous lui tiendrez ce petit discours : « Mon bien bon, je vous propose de tailler un bac dont l'en-jeu ne sera ni mille, ni dix mille louis, mais simplement deux Napoléon.

Le prince Jérôme. — Ah ! joli, joli.

La princesse Anna. — Vous comprenez, papa ?

Le prince Murat. — Moi, pas le moins du monde.

Le duc de Mouchy. — Or, comme nous ne pouvons manquer de gagner haut la main, tellement le bac ça nous connaît, moi et mes bien bons, — une fois la partie enlevée, nous disons à nos partenaires : Mes bien bons, les deux Napoléons que nous avons joués s'appellent Napoléon III et Napoléon IV, — et nous vous ramenons tranquillement aux Tuileries, beau cousin, vous et le prince Loulou.

Napoléon III. — Votre système est ingénieux, De Mouchy, mais supposez que les membres du gouvernement provisoire n'acceptent pas la partie.

Le duc de Mouchy. — Allons donc, allons donc, jamais, jamais, un galant homme ne peut refuser de tailler un bac.

pour en extraire les quartiers de roches. Enfin, aujourd'hui nos tentes sont solidement dressées à pr sur... rhumatismes.

Nous devons ce nouveau campement à une fantaisie de M. Rochat, le sous-lieutenant-colonel du régiment, auquel je demande à consacrer un paragraphe sérieux.

C'est M. Rochat qui nous conduit glorieusement au chemin de l'hôpital, en organisant si admirablement notre régiment que les trois quarts de nos mobiles n'ont encore ni vareuse, ni pantalon, ni chaussures, que les mobiles des autres départements sont par faitement équipés.

C'est M. Rochat qui nous a fait tenter sur un tel terrain, et avec de telles toiles, qu'il fallait être à la fois bête de somme, tailleur, architecte et charpentier pour s'équilibrer une niche passable.

C'est M. Rochat qui a dirigé et surveillé avec activité nos exercices, pour qu'on en soit aujourd'hui à redouter qu'à la première affaire, les mobiles ne se fusillent les uns les autres avec un ensemble admirable.

C'est M. Rochat, lué pour tous les motifs ci-dessus, reçu à toutes les revues, avec le mol d'ordre... de Camborne, et auquel on demande continuellement sa démission sur l'air des lampons : c'est M. Rochat, dis-je, qui a prononcé devant les moins ces paroles textuelles : « Ah ! c'est ainsi, eh bien ! je mettrai les Lyonnais dans un coin dont pas un ne sortira pour se plaindre ! »

M. Rochat a traité, — également devant témoins, — le gouvernement actuel de gouvernement désastreux, ridicule, ne devant pas durer. — C'était aussi l'opinion de l'ex-général commandant Belfort que vient d'emprisonner à la suite de la découverte d'un Sahara de sable dans les canons de la Citadelle. Qu'on y songe.

En conséquence de tous ces griefs, le 2^e bataillon menacé spécialement, par M. Rochat, — demande au nom de la mobile de Lyon tout entière, sa démission immédiate, ou mieux sa destitution. — Nous ne pouvons plus avoir de communications avec Paris, et par conséquent avec le gouvernement provisoire : c'est donc à Lyon, — à l'aide de la publicité de la *Mascarade*, — que nous faisons connaître l'état de choses actuel.

Le nouveau général qui doit arriver à Belfort est, dit-on, l'ex-colonel du 3^e Zouaves, — un des braves qui ont refusé de signer l'ignominieuse capitulation de Sedan ; — que le comité de défense Lyonnais se concerte avec lui pour obtenir cette démission sans laquelle nous nous battons avec peu d'enthousiasme.

M. Rochat doit, du reste, comprendre la nécessité de céder au vœu général ; rester davantage serait exciter des esprits déjà très-exaltés.

Je ferme ici cette parenthèse, que je pourrais faire suivre de plus de 1000 signatures.

Nous bivouaquons maintenant en vieux troupiers : il a fallu dire adieu à ce délicieux village de Bellevue, où l'on trouvait de si bon vin blanc, et toujours une Gretchen, une blonde Eve à se mettre sous la dent.

Le soir même du campement, chaque tente avait sa lanterne vénitienne ; on ne se refuse rien. Le lendemain toutes étaient couvertes de dessins et d'inscriptions drolatiques ; j'étais vraiment surpris en faisant la revue de ces musées en plein vent, il y a là de l'esprit et de la fantaisie à bourrer vingt vaudevilles.

On peut compter sur de pareils soldats, si mal disciplinés qu'ils soient. Quelle admirable tonne humeur, quelle gaieté en dépit de tout ! — Vous jetez trois mille hommes dans la boue et les pierres avec un peu de paille ; ils sont mal vêtus, mal aguerris ; ils grelottent toute la nuit, et le matin au réveil, chacun, le rire aux lèvres, trouve une sauterie, blague ses propres malheurs, et inscrit une spirituelle ironie sur sa tente, pour toute revanche.

Ici, au-dessus de deux portraits, ressemblant moi à deux ex-augustes personnalités, cette inscription : à vendre, à louer.

Là :

Il a plu toute la nuit ; le moral des habitants de la Piaule est excellent.

Bureau de Nourrices. — Allaitement au biberon et à la gamelle.

Maison de santé. — Douches glacées / Bains de siège.

A Figaro : Salon de coiffure au 1^{er}.

Napoléon III. — A ton tour Jérôme.

Le prince Jérôme. — Il ne faut pas se dissimuler, messieurs les sénateurs...

Napoléon III. — Allons, toi aussi, tu crois encore ?

Jérôme. — Une distraction... Vous voudriez mon cher Louis, remonter sur le trône, et continuer par conséquent à nous faire jouir des avantages que...

Napoléon III. — C'est ça.

Jérôme. — Je ne connais qu'un moyen. Pendant le cours de mes nombreux voyages, j'ai noué des relations d'amitié, d'intimité même, avec les rois et les chefs de diverses peuplades étrangères. Je suis au mieux avec les Lapons et les Groenlandais, je tutoie le caïd des Toudaregs, ainsi que le roi de Madagascari, et je tape sur le ventre au grand chef des Pied-Sales.

Si voulez, mon cousin, m'envoyer en mission extraordinaires auprès de ces puissances, je pourrais, je crois, les amener à une alliance offensive et défensive, grâce à laquelle...

Napoléon III. — Ne continuez pas, Jérôme, du moment qu'il faut vous confier une mission extraordinaire, vous comprenez bien que ce n'est pas sérieux.

Jérôme. — Pourtant...

Napoléon III. — Allons, avouez que vous n'avez d'autre pensée que de vous mettre hors portée des obus...

Mandrin et C^{ie}, Manufacture de cartouches.
En cas d'absence, s'adresser à Badinquet,
concierge.

A NANCY : Magasin d'habillements.
Entrée libre.
Feuilles de vigne et Jarretières.

On demande des demoiselles d'honneur
pour astiquer les baïonnettes.

J'en passe et de plus gauloises.

Nous avons eu une alerte, il y a quelques jours :
les Prussiens après être entrés dans Mulhouse, qui
les reçoit les bras ouverts et leur vote trois millions,
se sont avancés jusqu'à Dannemarie, à 25 kilom.
de Belfort.

Malheureusement les Prussiens se sont subite-
ment retirés de Mulhouse. Nous avons appris leur
retraite en faisant une reconnaissance.

En vain, nous avons poussé jusqu'à Montreux-
le-Vieux et aux environs de Dannemarie ; un poste
de mobiles du Haut-Rhin nous a appris là que l'en-
nemi décampait en toute hâte de Mulhouse, il n'y
avait décidément rien à faire, qu'à diner ; mais
il semblait fuir : les auberges comme les auber-
gistes.

A Montreux-le-Château, presque toutes les mai-
sons étaient vides : habitants et mobiliers s'étaient
réfugiés en Suisse. Heureusement, nous avons
trouvé sous un chaume hospitalier, du lard et des
œufs ; un fusilier de nos camarades, polyglotte dis-
tingué, qui a exercé l'art culinaire dans 5 langues,
nous a fait une omelette alsacienne, pen'ant que
quatre hommes et notre caporal se déployaient en
pêcheurs le long du canal du Rhône au Rhin. Il
y avait entre deux écuses des perches superbes :
hélas ! rien n'a mordu sur toute la ligne. — Nous
sommes revenus de cette triomphante reconnais-
sance à sept heures du soir, en longeant et en ins-
pectant la ligne de chemin de fer de Mulhouse,
notre valeureux sergent en tête, grand comme le
monde qui se mangeait les poings de revenir bre-
douille de la chasse aux Prussiens.

Fort des Hautes-Perches-22 septembre.

Encore un chaperonnage de campement ; c'est
une promenade continuelle, avec un fourmissement
énorme sur le dos et un tintement de gamelles qui
rappelle les troupeaux de mules descendant des
Alpes.

Nous tentons maintenant en face de la Citadelle,
sur le mamelon des Hautes-Perches.

Chaque compagnie, à tour de rôle, monte ce
qu'on appelle la grande garde pendant 24 heures. —
Imaginez-vous un poste en plein vent sur le Mont-
Cindre ou le Mont-Thoux.

A la tombée de nuit, les vieux renards de la com-
pagnie se glissent dans les champs pour *clapper*
les pommes de terre et les choux, quelquefois
même, on pousse jusqu'aux fermes, et les marau-
deurs en reviennent avec la chair de poule ! — Que
voulez-vous ? — On est bien forcé de ne pas être
honnête quand on ne peut pas faire autrement, car
les jours de garde, l'ordinaire est souvent aussi fan-
tastique que l'omelette de Ravel.

A. SPIC.

LES FUYARDS

Nous avons à Lyon un certain nombre de
compatriotes au-dessous de soixante ans,
parfaitement valides, parfaitement robustes,
parfaitement en état de porter un fusil, qui,
à l'heure qu'il est, mettent en pratique le
dicton connu : Voilà le moment de nous
montrer, cachons-nous !

Les uns sous le prétexte de mettre à l'abri
d'une invasion possible, mais encore éloi-
gnée, leurs femmes et leurs enfants, sont
partis en famille et ont fui comme des om-
bres, sans dire : Nous reviendrons.

Les autres ont invoqué des maladies, des
récoltes à rentrer, des vendanges à faire, une

Jérôme piqué. — Il me semble beau cousin,
que sous ce rapport nous ne différons pas com-
plètement d'avis...

Napoléon III. — Jérôme ! Vous oubliez que je
peux vous rogner votre dotation...

— Eh bien, mes chères cousines, avez-vous
bien fini votre petit conciliabule intime ? Je gage
que de toutes vos charmantes têtes il va sortir une
idée lumineuse...

Les princesses. — Allons, parlez, Mathilde !
La princesse Mathilde. — Moi, je n'ose pas,
je n'oserai jamais !

Napoléon III. — Ah ! C'est donc bien grave !
La princesse Mathilde. — Mon Dieu non,
seulement ma timidité...

Napoléon III. — Hein ! votre timidité ! mais je
crois que depuis longtemps...

Maria de Solms. — Vas-y donc, Mathilde, tu
nous feras bien passer pour bégueules.

La princesse Mathilde. — Dites-moi, Louis,
crovez-vous que ces membres du gouvernement pro-
visoire soient de gens tout-à-fait... insensibles...
intraitables...

Napoléon III. — Mais je ne suppose pas ; du
reste pourquoi...

La princesse Mathilde. — Parce que nous pen-
sions avec mes cousines, que peut-être grâce à nos
faibles charmes, nous pourrions...

Napoléon III. — Quoi ! vraiment, cousines,
vous feriez ça ! Sacrifier votre vertu pour... Ah !
tenez, je ne m'attendais pas à de pareilles preuves de

foule de raisons frivoles pour se soustraire à
la défense commune, aux désagrément de
la garde nationale et aux froissements inévi-
tables d'intérêts, accompagnant tout change-
ment de gouvernement.

D'autres encore ont pris simplement le
premier train, parce qu'ils avaient envie de
s'en aller.

Au début, le Comité de salut public avait
voulu s'opposer à ces retraites précipitées ;
depuis on a renoncé à cette mesure qui ap-
pliquée d'une manière générale, constituait
une entrave à la libre circulation, et pouvait
amener des abus vexatoires.

Les lâches et les peureux peuvent donc
aujourd'hui désertir en pleine liberté.

Mais comme il serait vraiment trop com-
mode de lâcher prise et de fausser compa-
gnie à ses concitoyens, au moment du dan-
ger commun, sans qu'il en résultât pour les
déserteurs le moindre désagrément.

Comme la conduite courageuse de ces
jolis messieurs, demande à être connue pu-
bliquement.

Comme il ne faut pas, que rencontrant
plus tard dans la rue, un de ces héroïques
citoyens, nous soyons exposés à lui tirer
notre chapeau ou à lui toucher la main.

Nous prenons le parti de publier à cette
place, sous la rubrique de : « Fuyards » les
noms, prénoms, profession et domicile, de
tous les braves lyonnais qui, sans motif sé-
rieux, auront cherché leur salut dans la
fuite, laissant à leurs concitoyens le soin pé-
rilleux de défendre la patrie commune.

En conséquence, nous prions nos lecteurs
de vouloir bien nous aider dans cette beso-
gne d'épuration, en appuyant leurs commu-
nications de renseignements suffisants pour
que nous ne soyons pas exposés à commettre
des erreurs judiciaires devant le tribunal de
l'opinion publique.

J. R.

LE GÉNÉRAL CLUSERET

Le général Cluseret est venu organiser à
Lyon la légion des Volontaires du Midi.

Nous serions heureux de voir un homme
d'armes expérimenté, se mettre à la tête de
nos braves patriotes.

Seulement pour que la confiance des Vo-
lontaires soit pleine et entière dans la bra-
voure et l'habileté de leur chef,

Nous demandons quels sont les états de
service du général Cluseret.

Extraits de la correspondance de Napoléon III

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE

Nos lecteurs savent que depuis quelques
jours une commission spéciale est occupée à
dépouiller la correspondance particulière du
prisonnier de Cassel.

Il nous a été possible de nous procurer quel-
ques extraits de cette correspondance, et nous
pensons être agréables au public, en publiant
ces documents *complètement inédits*, qui résu-
ment...

dévolement...

La princesse Mathilde. — D'autant plus que la
plupart de ces messieurs sont fort laids...

La princesse Julie. — Oui, il y a notamment
Garnier Pagès, avec son faux-col...

Maria de Solms. — Et ses lunettes...

Napoléon III. — Evidemment ; mais puisque
c'est un sacrifice ! Selement, je vous en gagerai,
cousines, à ne pas perdre de temps, car dans quel-
ques jours on va nommer la Constituante, et en pré-
sence de sept cent cinquante députés, votre œuvre
de séduction deviendrait, sinon impossible, du moins
beaucoup plus compliquée...

La princesse Mathilde. — Oh ! nous ferions un
choix.

Pierre Bonaparte. — Laissez-moi donc, tous
vos projets n'ont pas le sens commun, et vous me
paraissez chercher midi à quatorze heures. — Le
mien est beaucoup plus simple.

Je vais trouver Trochu avec un revolver à six
coups ; je lui mets le pistolet sous la gorge, et je lui
cric : — La bourse ou la vie !

Napoléon III. — Comment, la bourse !

Pierre Bonaparte. — Je me trompe : l'empire
ou la vie !

Napoléon III. — Mais cou-in, cela re semble
furieusement à un assa sinat, et quoique peu délicat
sur l'emploi des mo ens...

Pierre Bonaparte. — Un assassinat, que me
chantiez vous là ? c'est un duel, voilà tout.

Napoléon III. — Eh bien non, je n'en suis pas

ment d'une façon très-nette, les sentiments qui
ont présidé aux principaux événements du se-
cond empire.

NAPOLÉON A MORNÏ.

19 décembre 1848.

Cher ami,

C'est demain la séance solennelle de mon ins-
tallation ; vous qui connaissez mes projets, vous
allez joliment rire en m'entendant prêter ser-
ment d'obéissance et de fidélité à la République.

En tout cas, ne manquez pas d'y être, car je
tiens à savoir de vous si j'ai fait bonne figure.

Napoléon.

MORNÏ A NAPOLÉON.

20 décembre 1848, soir.

Mon cher Président,

Je peux aujourd'hui vous donner ce nom,
en attendant mieux ; — vous avez été ce matin
simplement magnanime. — Quelque bonne opi-
nion que j'eusse de votre sang-froid et de votre
dissimulation, je ne comptais pas vous trouver
aussi complet.

Lorsque vous avez étendu la main en pro-
nonçant les paroles sacramentelles, pas un mus-
cle de votre physionomie n'a bougé ; je n'ai pu
découvrir le moindre sourire sous l'épaisseur
de votre moustache, et vous paraissiez si réel-
lement convaincu, si parfaitement sincère, que
j'ai entendu une voix des tribunes s'écrier : —
Comme il jure bien !

Ainsi, compliments, compliments !

MornÏ.

P. S. — Aux premières miettes d'budget qui
vous tomberont sous la main, vous seriez fort
aimable d'en détacher quelques-unes dans la
direction de mon escarcelle dont la maigreur
fait peine à voir.

NAPOLÉON A MORNÏ.

Février 1851.

Je ne vous cacherai pas, mon cher ami, que
l'Assemblée Nationale m'emb...nuie.

C'est un conflit perpétuel entre mon autorité
et celle qu'elle prétend m'imposer, et vous sa-
vez que je ne suis pas d'humeur à subir une
tutelle.

La révocation de Changarnier dont le contrôle
m'agaçait singulièrement, a excité de nouveau
tous ces brailards contre moi, et ils viennent
de se venger misérablement en me refusant la
bagatelle de 1,800,000 fr. dont j'ai un impé-
rieux besoin pour mes frais de représentation.

C'est ce qui explique que je n'ai pu satis-
faire à votre dernière demande. — Tâchez de
faire patienter vos créanciers : un jour viendra
bien où nous aurons les clefs de la caisse.

A vous.

Napoléon.

MORNÏ A NAPOLÉON.

Novembre 1851.

Eh bien, qu'attendez-vous ? qu'on vous envoie
à Vincennes ?

La situation ne peut pas se dénouer sans un
coup de balai : tâchons de tenir le manche.

Du reste il est temps d'en finir, l'argent nous
manque ; on refuse vos traites, et ce matin les
huissiers sont venus saisir mes meubles.

Agissez et vivement.

MornÏ.

NAPOLÉON A MORNÏ.

1^{er} décembre 1851.

Ce soir à l'Elysée : amenez Maupas, Magnan
et les autres. Demain matin nous passons le Ru-
bicon : tâchons de ne pas nous noyer.

Napoléon.

pour les violences ; le sang versé me remplit d'hor-
reur, et je préfère les voies de conciliation...

Tous. — Ah ! si vous en connaissez !...

Napoléon III. — Ecoutez, le propre des hom-
mes de génie est de trouver dans leurs désastres mê-
mes le moyen de se relever et de ramener à eux la
fortune.

Le roi de Prusse m'a battu, battu à plate couture,
c'est lui qui me reportera sur ce trône d'où il m'a
fait descendre.

Tous. — Comment, comment !

Napoléon III. — Oui, la France ruinée, dilapi-
dée, désorganisée par nous, est incapable de soutenir
la lutte contre l'Allemagne victorieuse, et je rentrerai
à Paris protégé par les bayonnettes prussiennes, sou-
tenu par mon frère Guillaume, qui sait bien qu'il ne
trouverait personne plus disposé que moi à conclure
une paix déshonorante...

Le prince Pierre. — Savez-vous que c'est assez
canaille cette petite combinaison...

Napoléon III. — Pierre, mon ami, ne pronon-
cez jamais le mot de canaille quand nous sommes en
famille...

Pierre Bonaparte. — Oui, c'est sous-entendu...

Le prince Murat. — Ah ! joli, joli !

La princesse Julie. — Vous avez compris,
Achille ?

Le prince Murat. — Moi ! pas du tout.

Jérôme. — Bon, et après comment resterez-
vous ?

Napoléon III. — Grâce à deux moyens infailli-

MORNÏ A NAPOLÉON.

10 décembre 1851.

Mon Président,

L'ordre règne à Varsovie. Il n'y a plus de ré-
publicains qu'à Cayenne et à Lambessa.

Vous savez que quelques badauds se sont
fait fusiller bêtement sur le boulevard Montmar-
tre. — Ces curieux sont incorrigibles.

N'oubliez pas de me recommander à Magne :
à présent nous avons nos aises.

MornÏ.

NAPOLÉON A MORNÏ.

23 décembre.

Mon cher complice,

Magne vous fera parvenir aujourd'hui un bon
de cent mille écus sur le trésor : de quoi déga-
ger vos meubles.

Vous connaissez le nombre des suffrages :
sept millions cinq cent mille. Que pensez-vous,
dites-moi, du peuple Français ?

Napoléon.

MORNÏ A NAPOLÉON.

Je pense qu'il mérite à peine de vous avoir
pour empereur.

MornÏ.

NAPOLÉON A MORNÏ.

10 décembre 1852.

C'est fait depuis huit jours. — Le héros ridi-
culisé de Strasbourg et de Boulogne s'appelle
aujourd'hui Napoléon III, empereur des Fran-
çais.

Osez nier aujourd'hui la force de ma des-
tinée et l'influence de l'étoile des Napoléon dont
vous vous êtes fait tant de gorges chaudes.

Et remarquez cette coïncidence de dates :

2 décembre. — Austerlitz.

10 décembre. — Ma nomination de président.

20 décembre. — Mon serment.

2 décembre. — Mon coup d'Etat.

21 décembre. — Mon premier plébiscite.

2 décembre. — Mon avènement.

Décembre est le mois des Bonaparte, comme

août est celui d'Auguste.

Dites-moi, quelques imbéciles seraient peut-
être tentés de me chicaner à propos de mon pre-
mier serment ; n'y aurait-il pas moyen de leur
clouer la bouche par une phrase sonore qui
pourrait au besoin passer à la postérité ?

Napoléon.

MORNÏ A NAPOLÉON.

J'ai trouvé deux clichés qui, je crois, feront
admirablement votre affaire :

« Je suis sorti de la légalité pour rentrer dans
le droit. »

Ceci pour les malins.

Ou : « J'ai sauvé la société de l'anarchie. »

Ceci pour les badauds.

MornÏ.

NAPOLÉON A BILLAULT

Bordeaux... mai 1854.

Vous avez lu, mon cher Billault, mon dis-
cours de Bordeaux : « L'Empire c'est la paix, »
a produit un effet incroyable. Tous ces braves
bordelais criaient vivat et agitaient leur cha-
peaux, comme si cette déclaration signifiait
quelque chose.

Des mots, mon cher ministre, des mots, tou-
jours des mots, c'est avec cela que je me fais
fort de gouverner le peuple le plus spirituel de
la terre.

Napoléon.

LE MARÉCHAL VAILLANT A L'EMPEREUR

..... Mai 1856.

Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Ma-

jets qui m'ont constamment réussi : les déportations
d'abord, un plébiscite après.

Jérôme. — Et vous pensez bonnement qu'un plé-
biscite aurait chance...

Napoléon III. — Je pense ? Je suis certain qu'il
y aura toujours en France assez de niais pour me
préférer à la République.

On frappe.

Napoléon III. — Qu'y a-t-il ?

Le Suisse. — Un monsieur qui veut entrer abso-
lument.

— Son nom ?

— Piétri.

Napoléon III. — Piétri ! Comment donc, mais
je crois bien ; il est de la famille celui-là ! Venez,
cher ami, dans mes bras...

Piétri. — Oh ! Sire, tant d'honneur...

— Appelez-moi simplement Majesté... Nous par-
lions de déportations, mon pauvre ami...

Piétri. — Hélas, j'ai justement à ce propos un
grand malheur à annoncer à Votre Majesté.

Napoléon III. — Appelez-moi simplement Sire ;
— mais voyons, quoi...

Piétri. — Tous nos dossiers de police sont brûlés !

Napoléon III. — Que me dites-vous là, malheu-
reux ! mais c'est épouvantable, irréparable !

Piétri. — Et tous nos ag-nis coffrés !

Napoléon III (avec accablement). — Voilà le
dernier coup ! Plus de dossiers, plus de mouchards,
mes amis, je suis perdu !

L. LECQ AIR.

LA MASCARADE

jesté, le compte rendu officiel des pertes subies par votre vaillante armée pendant la guerre de Crimée.

Morts. 96,300
Blessés 183,950
2-2 250

Je suis, de Votre Majesté, etc.
Vaillant.

M. MAGNE A L'EMPEREUR

Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le compte des dépenses occasionnées par la guerre de Crimée, dont le total s'élève à quinze cent soixante-dix-sept millions et quelques centimes.

Je suis, de Votre Majesté, etc.
Magne.

Paris... juin 1858.

Sire, depuis que Votre Majesté a daigné me confier le portefeuille du ministère de l'intérieur, j'ai fait incarcérer ou déporter trente-cinq mille trois cent quatre-vingts républicains, en vertu de la loi de sûreté générale.

J'espère que ces mesures énergiques mettront Votre Majesté à l'abri de tout nouvel attentat, et qu'Elle n'aura plus à craindre les bombes d'Orsini.

Je suis, de Votre Majesté, etc.
Espinasse.

NAPOLÉON A ESPINASSE

Juin 1858.

Mon cher général,

Je vous envoie, le grand cordon de la Légion d'Honneur, digne récompense de votre noble conduite.

Continuez à traquer les républicains avec l'ardeur que vous avez témoignée jusqu'à ce jour, et n'oubliez pas le proverbe : morte la bête, mort le venin.

Croyez à tous mes sentiments,
Napoléon.

NAPOLÉON A MORNY

Avril 1859.

.... En résumé, je ne sais guère pourquoi, mon vieux complice, je fais la guerre à l'Autri-

che... Qu'en sortira-t-il de bon pour la France ? Je ne sais pas trop, et au surplus cela m'est fort indifférent.

J'ai été, je crois, entortillé par Cavour, qui m'a dicté cette phrase à effet : « Il faut que l'Italie soit libre depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique. »

Napoléon III concourir à la liberté d'un peuple, cela vous paraît sans doute cocasse, mais que voulez-vous, on fait souvent le mal sans intention.

Au surplus, le prestige de quelques succès militaires, ne sera pas inutile pour consolider mon pouvoir, et cette considération vaut bien le sacrifice de quelques milliers de soldats et de quelques millions d'argent.

Napoléon.

Mai 1860.

Sire, permettez-moi de vous rappeler respectueusement les conseils hygiéniques que j'ai pris la liberté de vous donner dans l'intérêt de votre santé, et surtout n'oubliez pas mon mauvais calembourg : « Quand on est César, il ne faut pas vouloir... »

Votre très-humble et très-dévoilé docteur spécialiste,

Ricord.

NAPOLÉON A L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE.

Janvier 1864.

Il m'est vraiment impossible, madame, de souscrire à vos desirs. Je crois avoir fait suffisamment, jusqu'à ce jour, pour l'empereur Maximilien, et j'estime qu'il doit aviser à se tirer tout seul aujourd'hui, de la maladroite équipée où il s'est jeté si étourdiment.

Napoléon.

Sire, l'Impératrice Charlotte à l'honneur de vous faire part du décès de Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique, fusillé à Querétaro.

Janvier 1869.

Mon cher Rouher,
Le peuple français me paraît témoigner une insistance fatigante pour des réformes libérales.

N'auriez-vous pas sous la main quelque

niais ambitieux à qui je ferais endosser comme ministre, des semblants de réformes ou de changements qui, sans m'enlever une miette de pouvoir, satisferaient la majorité des gobe-mouches qui composent le peuple français ?

Napoléon.

49 janvier 1869.

Sire,

Le poste dont vous me parlez ne saurait être mieux rempli que par M. Emile Ollivier qui vous présentera cette lettre d'introduction.

Il est ambitieux, suffisant, maladroit, naïf, et parle assez proprement.

Je me tromperais fort si ce député ne faisait pas votre affaire.

Votre très-respectueux.

Rouher.

Juin 1869.

Sire,

J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté, que suivant ses instructions notre complot est définitivement organisé et éclatera au jour dit.

J'ai dû donner un supplément de paie aux agents destinés à figurer le peuple, et qui sont ainsi exposés à quelques coups de casse-tête.

Je suis de Votre Majesté, etc.

Piètri.

Novembre 1869.

Sire,

Il m'est malheureusement impossible de vous remettre sur la caisse de la ville, les dix millions que vous me demandez.

Vous n'ignorez pas que par suite de ses nombreuses saignées, cette caisse se trouve complètement à sec, et je vous supplie de vouloir bien attendre jusqu'au prochain emprunt.

Votre respectueux et dévoué,

Haussmann.

Mars 1870.

Mon cher Rouher,

Le plébiscite est un coup de maître qui ne peut manquer de réussir, en agitant suffisamment votre vieux spectre rouge.

Je vais donner aujourd'hui même des instructions à Piètri, pour qu'il organise des grèves et suscite des troubles dans les centres ouvriers.

Napoléon.

Sire,

Juin 1870.

Nous pouvons partir en guerre sans la moindre inquiétude, avec le cœur léger d'Emile Ollivier. Je réponds, entendez-vous bien, je réponds de la victoire.

Lebœuf.

NAPOLÉON A PALIKAO.

25 août 1870.

Il ne s'agit pas de la France bien entendu, mais de moi et de ma dynastie. Comment sortir de ce grabuge si nous sommes encore battus ?

Napoléon.

PALIKAO A NAPOLÉON.

28 août.

Sire,

Tout est organisé, tout est prêt : en cas de victoire comme de défaite, déportations en masse ; après quoi vous pourrez traiter à votre guise. — La France est assez riche pour payer ses hontes.

Surtout n'exposez pas votre précieuse vie.

Palikao.

NAPOLÉON A PALIKAO.

(Dépêche.)

Entendez-vous avec Rouher et Cassagnac : — que la razzia soit complète. — Quant à ma vie, soyez tranquille.

Napoléon.

NAPOLÉON A GUILLAUME.

Sédan, 2 septembre 1870.

« Sire, N'AYANT PU MOURIR à la tête de mon armée.... »

« Pour extraits. »

CHRISTIAN.

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

GARDE MOBILE. — GARDE NATIONALE

MAGASINS DE CHAPELLERIE

Les plus vastes de France

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impératrice, 80, et la rue Centrale, 43, — LYON

Maison RIVIER sœurs

Choix extraordinaire de Képis pour la
Garde mobile

GROS ET DÉTAIL.

QUINA - VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1825

Rue Casparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINQUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes saluaires, il forme aussi un excellent apéritif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de FILLION neveu.

55 Ans de Succès

ROB-SAVARESI, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné

pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abcès, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à M. THOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe
rue Pizay, 12, au premier étage, LYON
allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9- (37)

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de BREGUET de PARIS

1^{er} Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.
Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix :

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis 33 -
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis 85 -
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis 25 -
Verres de montre double.	50	Remontoir or pour dames depuis 450 -
Id. cristal.	75	Id. pour hommes, depuis 200 -
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis 65 -		Id. en alluminium . . . 30 -
Montres argent pour dames		

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.
ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et parfaite garantie par les faits. En conséquence, plus de bandages. S'adresser à M. Gaillard, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à Lyon, quai de la Charité, 1. (58-13)



CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix : 5 Francs

EN VENTE

à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5.
aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

A LYON